

La lutte sénégalaise en représentation dans les "Villages noirs" européens des années 1900



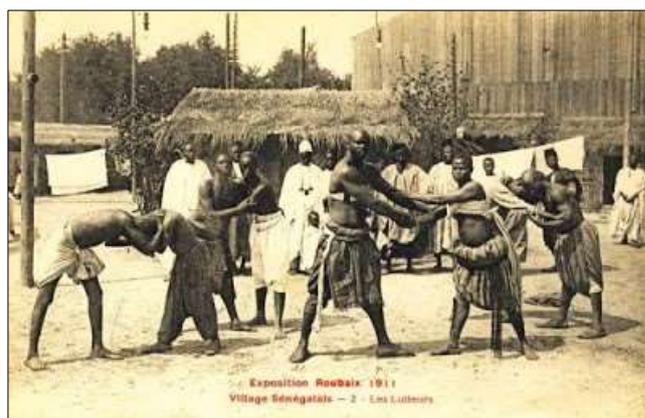
*Exposition de Liège 1905
N° 26 - Village Noir – Luites sénégalaises
Ed. J. Nozais, Nantes*



*Exposition de Nantes 1904
Village Sénégalais – Lutteurs.
Ed. De Graeve, Gand*



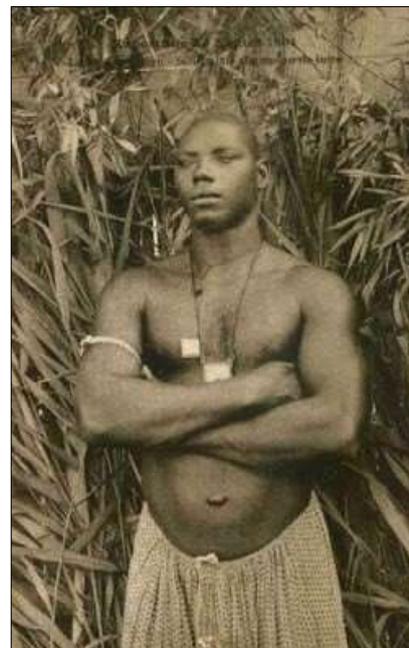
*Exposition d'Angers 1906 - Edition officielle
39. - Au Village Noir. - La Lutte.
Cliché A. Rolland, Angers*



*Exposition Roubaix 1911
Village Sénégalais – 2 - Les Lutteurs*



*Village Sénégalais - Porte Maillot (1907)
Les Lutteurs
Imp. Phot. Paul Savary, Neuilly-sur-Seine*



*À droite : Sénégalais champion de lutte
Nantes 1904 ?*

Jeux sportifs traditionnels au Sénégal : L'exemple de la lutte

*par Alain Tirefort**

Les exercices physiques, les jeux et les compétitions sportives, remontent aux « origines » du continent africain, ainsi qu'en portent témoignages les peintures et dessins découverts tant dans le désert de Lybie qu'en Rhodésie du sud, dans le Basutoland, le Tanganyika ou le Congo. La course, la danse, la chasse, la pêche, l'affrontement à mains nues ... autant d'activités profondément enracinées dans l'histoire des peuples africains. Au Sénégal, pays de savanes bordé à l'ouest par l'océan Atlantique, dont la population vit essentiellement grâce aux revenus tirés de l'agriculture et de la pêche¹, le rythme des activités humaines - temps de labeur, temps de loisirs - a de tout temps épousé le déroulement des saisons. La fin de l'hivernage - la saison des pluies², de juin à octobre - était une période faste pour organiser des pratiques corporelles et sportives.

Ainsi, traditionnellement, chez les Wolofs³ (centre-ouest du Sénégal), les Sérères (Sine Saloum) et les Diolas (Basse-Casamance), tous trois bons pourvoyeurs de lutteurs, les premiers combats de lutte - *laamb* en wolof, *njom* en sérère - se déroulaient après la saison des pluies, à l'issue des travaux des champs. Les villages avaient coutume de mesurer la force de leurs lutteurs, en organisant un *mbaapat*, sorte de tournoi dont le vainqueur, outre par le prestige et l'honneur - *djom* en wolof - qui rejaillissait également sur son village, était récompensé par des trophées estimés en bétail, céréales ou autres biens mis en jeu.

Deux formes de lutte étaient traditionnellement pratiquées au Sénégal : en brousse la lutte dite simple et, plus particulièrement dans les centres urbains, la lutte avec frappe - combats avec coups de poing à mains nues - ou lutte sénégalaise⁴.



Albert Decaris a créé pour les Postes sénégalaises un timbre Luittes africaines (1961)

Timbre et épreuve. Cat. Yvert et Tellier n°205

* alain.tirefort@wanadoo.fr

¹ Selon le Ministère de l'Agriculture, des Biocarburants et de la Sécurité alimentaire, les ruraux représentent encore aujourd'hui près de 55% de la population sénégalaise.

² Malgré la prépondérance de l'Islam et du Christianisme, les croyances animistes sont profondément ancrées chez les Sénégalais. Les Wolofs et les Lébois (presqu'île du Cap Vert) font encore appel au *bawnane* (à la fois « sorcier », et rythme d'imploration de la pluie) pour bénéficier de bonnes pluies. Pendant l'hivernage, il n'était guère pertinent de battre le tam-tam, au risque de mécontenter les divinités et de ne plus bénéficier de leur aide. Des offrandes et des libations sont également offertes au génie de l'eau pour s'attirer de bonnes pêches.

³ De par sa position géographique et sa densité démographique importante, l'ethnie Wolof est la plus représentée au Sénégal. Le wolof s'est ainsi imposé comme langue nationale ; plus de 80% des Sénégalais le parlent, même si le français, décrété langue étrangère en 1964, est cité comme langue officielle dans la Constitution du 22 janvier 2001. L'ethnie Wolof, présente dans tout le pays et dans tous les secteurs d'activités, est traditionnellement rattachée à l'exploitation de l'arachide.

⁴ Cette dernière remonterait à la période esclavagiste. Fortement critiquée par l'Islam, puis par les autorités coloniales, la lutte avec frappe connaît un renouveau fin XIX^e en tant qu'activité récréative ; avec les courses hippiques et les régates, elle devient ainsi, dans le Dakar des années 1920, une activité de détente prisée pendant les jours fériés. L'arrivée de trois champions venus du Cayor et du Baol, Médoune Khoulé, Sanor Dieng et Diéry Sadio, tous trois luttant avec usage de coups de poing, et leur popularité grandissante, outre les chants et les danses qui accompagnent chacune de leurs sorties, imposent cette pratique dans la capitale de cette colonie.

« *La lutte simple* »

Cette pratique était apprise généralement dès l'enfance (10-12 ans), dans les champs où les troupeaux étaient gardés, puis, sous la conduite de leurs aînés, dans les différents quartiers villageois. Au niveau des communautés, seuls les plus aguerris, ceux qui avaient prouvé leur aptitude physique, leur intelligence et leur maîtrise d'eux-mêmes⁵, s'affrontaient dans les rues ou sur la place publique pour déterminer le meilleur d'une génération.

On ne saurait restreindre la lutte traditionnelle au simple jeu sportif. Au-delà de la victoire qui appartenait plus à la communauté qu'au vainqueur, la société sénégalaise renforçait la solidarité du groupe et exprimait des valeurs morales, telles le *nawlé* - traiter son adversaire en alter-ego -, le *yiw* - élégance, qualité d'une personne en qui on peut avoir confiance -, le *ngore* - dignité, courage, contrôle de soi -, le *faida* - le fait de savoir se faire respecter -, le *ndiambar* - guerrier ou champion - ...

La lutte traditionnelle, « école de vie », participant à l'épanouissement tant personnel que collectif, n'était donc pas seulement un entraînement du corps ; loisir festif, marqué par les manifestations religieuses, elle permettait à chaque communauté de vivre en harmonie. La fonction sociale de la lutte simple se doublait de rites et de pratiques animistes, longs préparatifs en liaison avec le terroir et les récoltes⁶. Ces pratiques magico-religieuses dépendant de l'appartenance ethnique, bien des lutteurs wolofs, sérères ou peulhs recouraient également aux marabouts musulmans. Chaque joute était une véritable mise en scène ; avant le début des affrontements, les griots des lutteurs chantaient leurs prouesses - le *baccou* - pour intimider l'adversaire et s'attirer les faveurs du public, exposaient leur arsenal de gris-gris (talismans) et de liquides magiques pour conjurer le mauvais sort, et dansaient au rythme du tam-tam. Les femmes, par ailleurs, dansaient tout au long des combats.

Chaque ethnie ayant sa propre spécificité, les règles et les techniques de la lutte traditionnelle variaient en fonction des communautés. Chez les Diolas, il fallait soulever l'adversaire pour le mettre à terre à deux reprises pour être déclaré vainqueur ; chez les Wolofs, si toutes les parties du corps pouvaient être utilisées, une seule tombée suffisait ; chez les Lebous, la lutte était plus brutale, le vainqueur frappant parfois des pieds et des mains son adversaire à terre⁷.

« *La lutte avec frappe* »

Sport de contact déjà pratiqué à l'époque coloniale⁸, un autre type de lutte draine de plus en plus les foules, mieux médiatisé et exploité à des fins commerciales ; il ne comporte aucune catégorisation de poids, et intègre la boxe, d'où la dénomination « lutte avec frappe ». Considéré comme sport depuis 1976, son succès croissant, depuis les années 1990⁹, vient de ce que les



Sénégal. - *Lutteur Bambara*
Fortier photo, Dakar n°43



Jeunes Diolas se préparant pour la lutte
n°239 Collection générale de l'AOF, Fortier, Dakar

⁵ Une contrainte cependant, l'interdiction de jouter entre parents proches (frères, cousins).

⁶ Rites fondés sur la croyance en des génies tutélaires, génies aquatiques, génies des bois sacrés, ou d'autres forces surnaturelles.

⁷ Voir à ce propos les prises décrites par Charles BEART, dans *Jeux et jouets de l'Ouest africain*, Dakar, IFAN, 1955. Le *galgall* (prise par le cou, avec crochet de jambe) par exemple, le *hun'an* (jetée par une prise aux deux jambes), ou encore le *tyaka* (doigts pressés sur les yeux).

⁸ Dans les années 1920, des combats de lutte payants se déroulent dans une ancienne salle de cinéma de Dakar : *El Malik*. Les athlètes sont rétribués en fonction du nombre d'entrées.

⁹ La lutte avec frappe a connu de grands champions : Falaye Baldé, Doubaless, Mbaye Gueye - *le Tigre de Fass* -, Manga 2 - *le Roi des Arènes*. Toutefois, de 1995 à 2002, c'est Mouhamed Ndaw (1,98m pour 135 kg), connu sous le pseudonyme de *Tyson*, appartenant à l'écurie de Bull Falé basée à Pikine (banlieue de Dakar), qui fait la popularité de ce sport professionnel, régnant sans partage dans la discipline des lutteurs lourds et super lourds, au détriment d'athlètes tels que Tapha Gueye ou Mor Fadam.

La lutte sénégalaise aujourd'hui



Le stade Iba Mar Diop à Dakar
(Blog Adam Netcho)



Combat au stade Demba Diop à Dakar, juillet 2007 (Wikimedia)



Dans la cour du lycée Charles de Gaulle à Saint-Louis, 2017 (Photo BP)



À gauche, ci-dessus et ci-contre : *Le « Xoon » ou « Xoromsi », rituel magico-religieux avant le début du combat, juin 2006* (Wikimedia)

Ci-dessus à droite : *Danse des écuries avant le combat*



Ci-contre : *Balla Gaye II en août 2010, couvert de gris-gris.*
(Photo prise par Serigne Diagne de *Dakaract*)



joutes permettent de remporter d'importantes sommes d'argent. Les cachets pouvant s'élever à plusieurs dizaines de millions de francs CFA, la lutte avec frappe est aujourd'hui perçue par les jeunes Sénégalais des catégories populaires comme l'une des rares voies possibles de réussite socio-économique¹⁰. Tout en se soumettant aux mêmes rituels que pour la lutte traditionnelle¹¹, le face à face des deux lutteurs, d'une durée de quarante-cinq minutes, soit trois rounds de quinze minutes avec cinq minutes de repos entre chaque round, se déroule alors dans de grands espaces, des stades par exemple : Demba Diop, ou Léopold Sedar-Senghor à Dakar. La lutte avec frappe, « version moderne de la lutte », a abandonné sa forme traditionnelle pour une forme sportive, professionnelle¹².

Le culturel est désormais devenu le faire-valoir de l'économique.

En 2002, avec le parcours extraordinaire des « Lions » du football¹³, les enfants s'étaient rués vers les écoles de football, rêvant de devenir des stars ; aujourd'hui, c'est la lutte avec frappe qui est en vogue. Tandis que les combats, grands événements sportifs relayés par les médias, mobilisent l'attention des résidents et de la diaspora¹⁴, les écoles de lutte sont fréquentées avec assiduité par une jeunesse assoiffée de réussite. Enfants et adolescents s'organisent par ailleurs de façon informelle dans leur quartier, et s'entraînent jusqu'à l'épuisement, et tout cela pour pouvoir ensuite faire carrière dans l'arène. Mais la violence, les blessures à répétition lors des entraînements et des combats, ainsi que le dopage, suscitent un questionnement quant au bien-fondé de ce sport. On est bien loin de « *l'amour courtois* » des lutteurs, que vantait le professeur Ousmane Séné, directeur du Centre de Recherche Ouest Africain, le 8 avril 2016, au 20 heures de TFM Sénégal !

Une remarque :

Nous disposons à l'heure actuelle, grâce au processus de médiatisation, d'un grand nombre de clichés photographiques concernant la lutte avec frappe. Il ne semble pas qu'il en soit de même pour l'iconographie ancienne. Plus étonnant, les cartes postales anciennes (antérieures aux années 1920) semblent avoir surtout appréhendé la lutte sénégalaise hors du Sénégal, lors des nombreuses manifestations coloniales métropolitaines : expositions, "villages africains"... Faute d'étude menée sur ce sport traditionnel, à partir de la source iconographique, on ne saurait cependant parler de désintéressement de la société coloniale quant à ce volet culturel. Pour pousser notre analyse, il faudrait avoir accès aux fonds privés jusque-là méconnus.

Quelques indications bibliographiques :

BEART Charles, *Jeux et jouets de l'Ouest africain*, Dakar, IFAN, 1955.

DEVILLE-DANTHU Bernadette, *Le sport en noir et blanc : du sport colonial au sport africain dans les anciens territoires d'Afrique occidentale*, Paris, L'Harmattan, 1997.

LY Oumar, *De la dépréciation de nos activités sportives traditionnelles : la lutte sénégalaise*, Dakar, INSEPS, 1996. ... ainsi que de nombreux autres mémoires de maîtrise de l'INSEPS, Dakar.

FAYE Ousseynou, "Sport, argent et politique : la lutte libre à Dakar (1800-2000)", dans Momar Coumba DIOP, *Le Sénégal contemporain*, Paris, Khartala, coll. « Hommes et sociétés », 2002.

Une bande dessinée : LUGRIN Lisa & XAVIER Clément, lauréats du prix Révélation 2015, au Festival d'Angoulême, *Yékini, le roi des arènes*, Editions Flblb, 2014.

¹⁰ Selon *SunuGalsene.com*, Yekini, Mouhamed Daw Tyson, Balla Gueye 2, et Modou Lo peuvent être considérés comme les quatre lutteurs les plus riches de l'arène. Si les trois premiers sont milliardaires, Modo Lou a cependant réussi à cumuler des gains de plus de 700 millions de francs CFA.

¹¹ Le long ballet des rituels magico-religieux, ainsi que les chants et les danses, offrent une dimension artistique, culturelle, et récréative dont ces jeux ne peuvent se passer.

¹² Les lutteurs sont regroupés en écuries, et adhèrent à une fédération, organe de gestion de ce sport : le CNGL ou Comité National de Gestion de la Lutte, créé en 1994 par le docteur Alioune Sar.

¹³ Pour sa première qualification à une Coupe du monde, le Sénégal, en match d'ouverture, bat l'équipe de France, pourtant championne en titre, avant de se hisser en ¼ de finale de cette compétition.

¹⁴ Pour la première fois, lors du Grand Soir de Bercy, le 8 juin 2013, Paris a découvert la lutte sénégalaise avec deux grands noms à l'affiche : Balla Bèye (Baboye) alias « *l'Ouranga de Pikine* », face à Serigne Dia alias « *Bombardier* ». D'autres lutteurs ont été invités pour les combats de « levée de rideau » ; celui qu'on surnomme à Dakar le « *Lion blanc* » des arènes sénégalaises, l'Espagnol Juan Espino, ainsi que le jeune Elton, le protégé de Balla Gaye 2, Mbour, le vainqueur du championnat de lutte intensive avec frappe en 2011, et « *Super Étoile* », qui a remporté le championnat de lutte avec frappe l'année précédente. Canal Plus Afrique a diffusé en direct les trois heures de combat dans 25 pays du continent africain.